

HERVÉ DUMEZ

Méthodologie de la
**recherche
qualitative**

**Toutes les questions clés
de la démarche**

3^e édition

Les Spécialités du Sup

Vuibert

Méthodologie de la recherche qualitative

HERVÉ DUMEZ

Méthodologie
de la **recherche**
qualitative

**Les 10 questions
clés de la démarche
compréhensive**

3^e édition

Vuibert

***Les lecteurs ont aimé :**



« Livre d'un niveau académique excellent »

« Parfait, utile pour la recherche »

Commentaires sur site marchand consultés en mars 2021 et concernant l'édition parue en 2013

Création de la maquette et composition de la couverture : Hung Ho Thanh

Composition de l'intérieur : Patrick Leleux PAO

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. Le « photocopillage », c'est l'usage abusif et collectif de la photocopie sans autorisation des auteurs et des éditeurs. Largement répandu dans les établissements d'enseignement, le « photocopillage » menace l'avenir du livre, car il met en danger son équilibre économique. Il prive les auteurs d'une juste rémunération. En dehors de l'usage privé du copiste, toute reproduction totale ou partielle de cet ouvrage est interdite.

Des photocopies payantes peuvent être réalisées avec l'accord de l'éditeur.

S'adresser au Centre français d'exploitation du droit de copie : 20 rue des Grands Augustins, F-75006 Paris.
Tél. : 01 44 07 47 70

© Magnard-Vuibert – avril 2021 – 5 allée de la 2^e DB, 75015 Paris

Site Internet : <http://www.vuibert.fr>

ISBN : 978-2-311-40769-3

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	XI
Préface à la troisième édition	XV
Introduction	XIX
CHAPITRE 1. Qu'est-ce que la recherche qualitative ?	3
1. La recherche qualitative s'oppose-t-elle à la recherche quantitative ?	4
2. Le risque des acteurs abstraits	6
3. Comment gérer le risque des acteurs abstraits ?	9
4. Le risque de circularité	11
5. Comment gérer le risque de circularité ?	13
6. Le risque de méconnaissance du phénomène d'équifinalité	15
7. Comment gérer le risque lié à l'équifinalité ?	18
8. La dynamique de la recherche qualitative	19
9. Comment traiter la question du matériau ?	21
10. Conclusion	22
CHAPITRE 2. « Par où commencer ? »	27
1. L'angoisse du commencement	27
2. L'impossibilité du commencement	28
3. Accepter la contingence des commencements	30
4. Éviter d'avoir à commencer	32
5. Les conclusions comme commencements	32
6. La question du commencement d'un processus	33
7. Conclusion	35
CHAPITRE 3. Pourquoi et comment faire une revue de littérature ?	39
1. Définitions	40
2. Que fait-on quand on fait une revue de littérature ?	41
3. Les objectifs de la revue de littérature	44
4. Le double mouvement sur lequel repose la revue de littérature	45
5. La démarche simple	46
6. La démarche de recherche plus élaborée	50
7. Mettre de l'ordre et commencer l'analyse	52
8. Conclusion sous forme de conseils pratiques	56
CHAPITRE 4. Comment avoir des idées ?	61
1. Comment avoir des idées en renversant les points de vue	62
2. Du renversement en général	66

3. Qu'est-ce qu'une bonne idée ?	66
4. Conclusion	68
CHAPITRE 5. Comment traiter le matériau (1): l'attention flottante et le codage.	73
1. L'attention flottante comme réponse au risque de circularité	74
2. Le codage « pur »: la théorisation ancrée	75
3. Le codage théorique comme impasse	78
4. Le point essentiel du codage: un travail sur les ressemblances/différences	79
5. Le codage multinominal	80
6. Un exemple de codage multinominal	81
7. Le codage multithématique	85
8. La multidimensionnalité du codage	87
9. Conclusion	89
CHAPITRE 6. Comment traiter le matériau (2): les templates	95
1. Définition du template	96
2. Un exemple	97
3. Conclusion	103
CHAPITRE 7. Qu'est-ce qu'une description ?	107
1. Les étrangetés de la description	109
2. Comment construire une description ?	116
3. Faut-il exclure les jugements de valeur de la description, ou les assumer ?	127
4. Conclusion	133
CHAPITRE 8. Qu'est-ce qu'une narration ?	139
1. Comment établir les chronologies ?	141
2. Comment mener une analyse séquentielle ?	142
3. Quels éléments de compréhension mettre en valeur dans la narration ?	146
4. De l'usage du raisonnement contrefactuel dans la narration	149
5. Conseils méthodologiques pour conduire une narration	152
6. Narration et description	154
7. Conclusion	155
CHAPITRE 9. Quels résultats théoriques peut-on attendre d'une démarche compréhensive ?	159
1. Qu'est-ce qu'un mécanisme ?	160
2. Qu'est-ce qu'une typologie ?	165
3. Qu'est-ce qu'un concept ?	171
4. Conclusion	187
CHAPITRE 10. En quoi la recherche qualitative peut-elle être scientifique ?	193
1. Ressemblances et dissemblances de la démarche compréhensive avec les autres démarches scientifiques	194

2. Une logique particulière de découverte scientifique: l'abduction	202
3. La démarche compréhensive relève-t-elle d'un « paradigme épistémologique » particulier?	211
4. Conclusion	216
CHAPITRE 11. Qu'est-ce qu'un cas et qu'attendre d'une étude de cas? .	221
1. Première question: « De quoi mon cas est-il le cas? »	226
2. Deuxième question: « De quoi mon cas est-il composé? »	230
3. Troisième question: « Que peut produire un cas? »	234
4. Conclusion	235
Apostille, en guise de non-conclusion.	237
Bibliographie.	241
Index des auteurs.	261

*Habitant mes pensées,
toujours*

REMERCIEMENTS

Un livre de méthodologie ne devrait s'écrire qu'à deux voix, qui tour à tour se questionnent et se répondent. Si solitaire que paraisse celle qui se fait entendre dans ces pages, elle est portée par un dialogue brûlant quoique muet.

Des échanges constants ces dernières années, parfois vifs, avec des chercheurs confirmés et débutants, ont nourri ce livre.

Je remercie plus particulièrement Laure Amar, Akil Amiraly, Marie-José Avenier, Magali Ayache, Julie Bastianutti, Denis Bayart, Anni Borzeix, Serge Boucheron, Sylvain Bureau, Cécile Chamaret, Florence Charue-Duboc, Paul Chiambaretto, Corentin Curchod, Colette Depeyre, Christina Garsten, Marie-Rachel Jacob, Benoît Journé, Gerald Lang, Hervé Laroche, Benjamin Lehiany, Rémi Maniak, Éric Maton, Nicola Mirc, Nathalie Raulet-Croset, Emmanuelle Rigaud, Pedros Dos Santos, Jérôme Saulière, Romaric Servajeau-Hilst, Jean-Baptiste Suquet, Christelle Théron, Véronique Steyer, Romain Zerbib.

Mes remerciements vont également aux différents participants du groupe AEGIS, et notamment à ceux des ateliers d'écriture, coordonnés avec brio par Nathalie Raulet-Croset ; à Michèle Breton, Colette Depeyre et Caroline Mathieu, l'équipe du *Libellio*, pour la qualité remarquable de leur travail ; aux participants très stimulants d'une journée co-organisée par le programme doctoral de l'ESCP-Europe et AEGIS et à ceux des séminaires du CEFAG.

La conversation entretenue avec Alain Jeunemaitre demeure toujours aussi féconde depuis une trentaine d'années. Il n'est pas une idée de cet ouvrage qui n'en soit le fruit.

Alain Noël m'a montré le chemin et nos discussions ont été aussi amicales qu'intéressantes. Ce livre lui doit beaucoup et, sur bien des points, il constitue un contrepoint au sien (Noël, 2011).

En me disant un jour qu'ils envisageaient de collecter différents articles méthodologiques parus dans le *Libellio*, d'en écrire une présentation, et de distribuer le document à chacun de leurs doctorants, Benoît Demil et Xavier Lecocq ont déclenché l'écriture de ce livre, sans cesse repoussée jusque-là, et qui tournait au désespoir. Je leur adresse toute ma reconnaissance, ainsi qu'à Franck Aggeri, Suzanne Berger, Jean-François Chanlat, Jean Charroin, Françoise Chevalier, Bernard Cova, Albert David, Paul Duguid, Rodolphe Durand, Olivier Germain, Isabelle Huault,

Bruce Kogut, Philippe Lorino, Étienne Minvielle, Anne Pezet, Géraldine Schmidt, Jean-Claude Usunier, Philippe Véry et Michel Villette, pour leurs encouragements.

C'est François Dagognet qui a guidé mes premiers pas en épistémologie. Raymond Boudon, mon directeur de thèse, a été un modèle pour moi en méthodologie et en épistémologie. Michel Berry et Claude Riveline ont profondément marqué ma formation et mon orientation dans la recherche. Que ces chercheurs éminents trouvent ici l'expression de ma reconnaissance et de mon affection (comme mes excuses, si l'élève n'est décidément pas digne de tels maîtres).

Marie-Rachel Jacob est à l'origine du chapitre 2. Elle en a discuté le contenu avec une intelligence pleine de prévenance et il lui est dédié.

Le Centre de recherche en gestion de l'École polytechnique est un lieu remarquablement stimulant pour la réflexion, et j'en remercie chaleureusement tous mes collègues. Je ne peux clore cette page sans une pensée pour Elisabeth Szuyska et Jacques Girin.

J'exprime toute ma gratitude à Michèle Breton pour le travail de mise en forme et d'édition qu'elle a réalisé, ainsi que pour sa présence et son soutien constants (et bien sûr pour ses critiques tout aussi constantes qui peut-être un jour me permettront de m'améliorer).

Le 27 juin 2012, Nathalie Raulet-Croset a organisé un atelier d'écriture sur la toute première version de ce livre, à laquelle ont participé Laure Amar, Julie Bastianutti, Sylvain Bureau, Florence Charue-Duboc, Colette Depeyre, Marie-Rachel Jacob, Benjamin Lehiany, Felix von Pechmann, Jérôme Saulière, Romaric Servajean-Hilst ainsi que Michèle Breton. L'élaboration définitive de ce livre leur doit beaucoup, à tous et à chacun.

Enfin, je remercie Marie-Pierre Vaslet pour ses éclairantes suggestions et remarques.

Mais, bien sûr, l'auteur porte l'entière responsabilité des thèses défendues, et surtout de toutes les imperfections que cet ouvrage peut comporter.

*Nous ne devrions pas essayer de traverser les ponts
avant d'être arrivés devant eux.*

(Sir Karl Popper)

PRÉFACE À LA TROISIÈME ÉDITION

Ce livre s'est donné pour objectif d'aider le chercheur adoptant une approche compréhensive en lui fournissant des réponses concrètes aux grandes questions qu'il est amené à se poser. Qu'il en soit à sa troisième édition semble suggérer à la fois que les questions abordées sont bien celles que rencontrent les lecteurs et que les réponses données ont pu, au moins en partie, leur être utiles.

Lorsque la première édition a paru, l'idée s'était répandue qu'un chercheur adoptant la démarche compréhensive (ou qualitative) se devait de positionner son travail par rapport à de grands « paradigmes épistémologiques » : le positivisme, le constructivisme, l'interprétativisme. Cette idée, combattue dans ce livre, a progressivement décliné et l'ouvrage a sans doute en partie contribué à ramener le débat épistémologique vers des questions plus concrètes et surtout plus pertinentes.

Une des ambitions de ce livre est de revenir à la description comme outil méthodologique pour discuter les théories. Dans cette perspective, deux idées essentielles ont été avancées (et retravaillées dans Dumez, 2018) : toute description doit adopter un point de vue descriptif, qui doit être construit, et la description est essentiellement là pour bousculer des idées admises sur les plans théorique et/ou pratique. On en prendra ici un exemple illustratif. La théorie des organisations analyse une organisation de la manière suivante : “*clear departmental boundaries, clear lines of authority, detailed reporting mechanisms, and formal decision making procedures [...]*” (Powell, 1990, p. 303). Bien sûr, la théorie nuance : les frontières organisationnelles sont toujours poreuses, les lignes hiérarchiques peuvent être plus complexes que ce que montrent les organigrammes, nombre de processus organisationnels sont plus informels que formels, etc. Mais voici la description que Bruno Latour esquisse d'une organisation (Latour, 2012, p. 388) :

Une suite, une accumulation, un feuilletage vertigineux de désorganisations successives : des gens vont et viennent, ils transportent toutes sortes de documents, se plaignent, s'assemblent, se séparent, râlent, protestent, se rassemblent à nouveau, s'organisent une fois encore, se dispersent, se rattrapent, le tout dans un désordre continuels sans qu'on puisse jamais définir les bords de ces entités qui ne cessent de s'étendre ou de se réduire comme un accordéon.

Deux choses frappent dans cette description. D'une part, elle est clairement conçue pour bousculer les idées traditionnelles théorisées dans la

littérature consacrée au sujet et synthétisées par Walter W. Powell. D'autre part, elle est construite selon un point de vue descriptif très particulier : c'est comme si l'on avait installé une caméra de surveillance dans le couloir d'une organisation et que l'on enregistrerait les mouvements divers et l'intensité sonore des échanges sans que l'on puisse saisir les paroles prononcées. Cet exemple illustre en quelques lignes la puissance de la description comme outil de discussion des théories pour peu que celle-ci ait construit le point de vue sur lequel elle repose. Il est à souhaiter que les sciences sociales reviennent à cet outil méthodologique central qu'est la description, qu'illustre parfaitement cet exemple latourien. Puisse ce livre y contribuer.

Puisse-t-il également aider les chercheurs ayant adopté la démarche compréhensive à traiter de manière plus rigoureuse leur matériau. C'est tout l'enjeu du codage auquel un chapitre de ce livre est consacré. Beaucoup de logiciels sont désormais utilisés pour procéder au codage, comme c'est le cas de NVivo. Ils sont souvent présentés comme s'ils aidaient à générer le codage. Ce sont en réalité des aides pratiques au codage, la qualité du codage dépendant toujours du travail mené par le ou les codeur(s). Gioia *et al.* (2013) ont publié un article de méthodologie du codage qui a connu un grand succès. Ces auteurs ont expliqué comment ils avaient réussi à convaincre les relecteurs d'une revue prestigieuse, peu ouverte aux travaux qualitatifs, de la scientificité d'un codage qualitatif des données. On s'est mis à parler d'un « codage à la Gioia ». En réalité, l'article reprend essentiellement les thèses de la *grounded theory*, y compris dans leur naïveté : celle d'un processus d'induction qui générerait des concepts à partir de bouts de matériau par abstractions successives. Il propose en réalité une simple rhétorique visant à présenter la démarche de codage de façon supposée convaincante, mais il risque d'induire en erreur sur ce que doit être le fond d'un processus de codage. Il faut revenir à ce fondement, ce que se propose de faire ce livre.

Le codage est en fait lié de manière intrinsèque à la démarche abductive. Malheureusement, la référence qui est faite à cette notion est trop souvent superficielle et la manière dont fonctionne l'abduction, notamment dans le codage, est mal comprise, comme le montre l'article précédemment cité de Gioia et de ses collègues. En termes de résultats scientifiques obtenus par l'abduction, l'accent a été mis dans le livre sur les typologies, la mise en évidence de mécanismes et la discussion des concepts. Avant même ces trois résultats fondamentaux, il est utile d'insister sur un point souvent oublié : l'étude d'un phénomène social, organisationnel, gagne considérablement en compréhension lorsqu'un travail d'exploration systématique de la diversité empirique du phénomène est mené. C'est ce que Wittgenstein (2004) appelle « donner une vision synoptique » en notant que, trop souvent, des analyses théoriques

reposent sur un exemple typique du phénomène, le plus évident, sans que le travail d'exploration de la diversité ait été réalisé. Lorsque l'on cherche à construire le concept d'oiseau, on pense spontanément à des animaux volants. Mais les pingouins et les autruches sont des oiseaux, et les chauves-souris des mammifères. L'invention du concept de méta-organisation (une organisation dont les membres sont d'autres organisations, comme le MEDEF) a servi d'exemple dans ce livre. Or il est dangereux de manier ce concept, d'essayer de le définir, sans avoir exploré la diversité empirique du phénomène, d'en avoir donné une vision synoptique. Par exemple, quand on pense à des organisations dont les membres sont des entreprises, on pense aux syndicats professionnels qui représentent les firmes d'un secteur. Mais il y a aussi les chambres de commerce, qui rassemblent des entreprises de secteurs divers, et d'autres types de méta-organisations regroupant des entreprises, mais aussi des États et des organisations non gouvernementales, d'où, si l'on veut comprendre ce qu'est une méta-organisation, l'importance de donner une vision synoptique du phénomène (Dumez & Renou, 2020).

Une rubrique du *Libellio d'Aegis*, assurée principalement par Cécile Chamaret et Geoffrey Leuridan, suit avec régularité l'actualité en matière d'outils numériques pouvant aider le chercheur. Ces articles sont en téléchargement libre et fournissent une mine de conseils pratiques.

Bonne lecture et bon travail de recherche.

INTRODUCTION

Vous êtes étudiant ou chercheur en histoire, en gestion, en sociologie en anthropologie ou en science politique, et vous venez d'ouvrir un livre de méthodologie. Probablement pour y trouver des réponses aux angoissantes et diffuses questions qui vous hantent, et peut-être vous paralysent. Ce faisant, vous commettez votre première erreur de chercheur. Souhaitons qu'elle soit l'annonce d'une longue série : c'est en faisant des erreurs que l'on apprend à faire de la recherche. Nos erreurs sont et doivent être fécondes. De quelle nature est celle-ci ? Un livre de méthodologie n'est pas fait pour donner des réponses aux questions que vous avez du mal à formuler : il doit avant tout vous aider à vous poser les bonnes questions.

C'est donc sur les questions que ce livre va travailler. Bien sûr, des éléments d'aide seront donnés dans les différents chapitres. Mais ce sont les questions qui sont décisives. Chacun doit élaborer ses réponses originales en matière de méthode. Comme l'a noté Montesquieu : « Les gens d'esprit se font des routes particulières : ils ont des chemins cachés, nouveaux ; ils marchent là où personne n'a encore été. Le monde est nouveau. » Les réponses que peut donner un livre de méthode sont toujours tournées vers le passé. Elles forment un répertoire d'exemples intéressants, à méditer, mais qui doivent toujours être repensés et dépassés. En aucun cas, elles ne sont des recettes qu'il faut suivre mécaniquement. Ce sont les questions que vous vous poserez qui vous ouvriront les chemins inattendus.

Peut-être une autre erreur vous a-t-elle visité. Celle qui consiste à se dire que la recherche doit *commencer* par la lecture de livres de méthodologie qui seront la fondation solide de toute la recherche ultérieure. Ce n'est pas non plus ainsi qu'il faut envisager les choses. Les questions qui se posent au début d'une recherche ne sont pas celles que l'on rencontre un an après son commencement, en son milieu et vers sa fin. Prenons le cas du matériau. Chronologiquement, le recueil du matériau précède son traitement. Mais logiquement ? Si l'on formate le matériau que l'on choisit de recueillir pour en faciliter le traitement, on se ferme au recueil de matériau inattendu et sans doute par là, particulièrement fécond. Si on recueille le matériau sans se soucier de son traitement futur, on va se retrouver devant une montagne de données sans queue ni tête, et dans l'incapacité de les traiter. Il faut donc tout faire en même temps : ramasser le matériau et prévoir son traitement. Les livres de méthodologie donnent généralement l'ensemble des réponses à toutes les questions possibles,

d'un coup, et dans un ordre séquentiel. Mais comment pourrait-on comprendre ces réponses lorsqu'on n'a pas encore affronté concrètement les questions qui les ont suscitées? Ce n'est qu'au moment où on doit y faire face que les questions prennent leur sens.

Un livre de méthodologie doit accompagner le chercheur dans sa dynamique de recherche, et l'aider à se poser les questions qui doivent l'être au cours de cette dynamique, à ses différents moments, ni trop tôt, ni trop tard, avec plusieurs lectures successives possibles (le même chapitre peut et doit être lu au début de la recherche, puis relu dans une autre perspective ultérieurement). Il est des questions de méthode qu'il faut mûrir lentement et qu'il est inutile de vouloir anticiper. Mais il est essentiel de ne pas rater des moments décisifs et de faire les bons choix méthodologiques, au moment opportun. Il est d'autres questions qu'il faut se reposer à diverses étapes de la recherche (celle de la revue de littérature, par exemple). Ce livre a donc été conçu pour être lu de deux manières. Il peut l'être bien sûr de manière classique, suivant l'ordre des chapitres et sans en omettre un. Cet ordre part des grandes questions que pose la recherche qualitative, puis montre comment le matériau doit être traité, puis mis sous la forme d'une analyse préthéorique, avant d'aborder la question de la production de la théorie elle-même. Mais chaque chapitre est organisé autour d'une question et peut donc être lu de manière autonome, au moment où, dans le processus de recherche, cette question se pose ou se re-pose.

Certaines de ces questions concernent tout chercheur. Mais cet ouvrage porte plus particulièrement sur la recherche qualitative ou, de manière plus précise et plus pertinente, comme on le verra, sur la recherche compréhensive¹. Le projet de connaissance de ce type de démarche se centre sur les acteurs agissant et interagissant, c'est-à-dire pensant, parlant, décidant, de manière routinière ou novatrice. Le chercheur se place au plus près des situations dans lesquelles se déroulent ces actions et interactions, soit qu'il les reconstitue (historien), les observe (observation, observation participante) ou qu'il agisse de concert avec les acteurs étudiés (recherche-action).

1. L'expression « recherche qualitative » est la plus couramment utilisée. Il est donc difficile de l'éliminer tout à fait. Mais l'expression « recherche compréhensive » lui est supérieure comme on l'expliquera, dans la mesure où elle décrit mieux ce dont il est question dans ce type de démarche. Dans l'ensemble du livre, « recherche qualitative » et « recherche compréhensive » seront prises comme synonymes, la préférence de l'auteur allant à la seconde, mais la première étant sans doute plus familière au lecteur. Par ailleurs, il existe une grande littérature sur l'opposition entre compréhension et explication (dont le classique von Wright, 1971). Dans le présent livre, comme on y reviendra à de multiples reprises, démarche compréhensive renvoie simplement à l'étude des acteurs pensant, parlant et agissant (autrement dit, l'explication donnée par le chercheur prend en compte les raisons d'agir données par les acteurs eux-mêmes).

Pour le chercheur qui choisit ce type de démarche, la première interrogation porte sur la nature même de cette manière de faire de la recherche et sur les types de problèmes qu'elle peut poser (chapitre 1). La recherche compréhensive peut se combiner avec du quantitatif, c'est la raison pour laquelle l'expression « recherche qualitative » est inadaptée. Elle pose trois grands problèmes. Le premier est le risque de perdre le projet même de connaissance : au lieu d'analyser les actions des acteurs, les explications données par le chercheur font agir des êtres abstraits, comme les structures. Le deuxième est le risque de circularité : le chercheur retrouve sans difficulté dans son matériau les théories qu'il y a mises, et pense avoir « vérifié » ces théories. Le troisième consiste à passer à côté du phénomène d'équifinalité, c'est-à-dire le fait qu'un même résultat observé peut s'expliquer par plusieurs enchaînements causaux. Il faut alors, pour chaque observation, évaluer les pouvoirs explicatifs de plusieurs hypothèses.

Par où commencer ? Faut-il recueillir le matériau, ou d'abord essayer d'élaborer un cadre théorique ? Faut-il choisir sa méthodologie ou l'élaborer pas à pas ? (Chapitre 2)

La troisième question générale concerne la revue de littérature. Pourquoi et comment doit-on en faire une ? Quelle est sa place dans le processus de recherche ? (Chapitre 3)

Une dernière question, qui taraude le chercheur débutant ou confirmé, est de savoir comment avoir des idées. (Chapitre 4)

Ces quatre interrogations ont une unité. Les suivantes sont consacrées à la manière dont le matériau peut être traité.

Les données recueillies dans ce type de recherche se caractérisent par une grande richesse (observations, comptes rendus d'entretiens, documents en tout genre) et une forte hétérogénéité. Comment faut-il les traiter ? Le traitement peut procéder par codage (chapitre 5) et par la mise en série et la présentation synoptique, c'est-à-dire l'élaboration de *templates* (chapitre 6).

Une fois le matériau traité, il faut le transformer par une analyse préthéorique. Il s'agit là d'un troisième bloc. Ce type d'analyse s'opère par la description (chapitre 7) et par la narration (chapitre 8).

Alors se pose la question de la théorie que peut produire la recherche compréhensive. Quelle en peut être la forme ? Les trois réponses sont l'identification de mécanismes sociaux, l'élaboration de typologies et l'invention de nouveaux concepts ou la redéfinition de concepts existants. (Chapitre 9)

Se pose alors une question fondamentale : « En quoi la démarche compréhensive peut-elle être considérée comme scientifique ? » La discussion

épistémologique permet de revenir, toujours concrètement, sur les différents points abordés dans les chapitres précédents, comme le statut de la théorie dans ce type de recherche, et le dialogue entre théories et faits (chapitre 10).

Enfin, nombre de recherches qualitatives se présentent comme des études de cas. Cependant, le chercheur, novice ou confirmé, qui se lance dans une étude de ce type est souvent déstabilisé par les problèmes qu'il rencontre en pratique. Le chapitre 11 revient sur ce qu'est en réalité un cas et sur ce qui peut être du coup, en pratique, une étude de cas.

De nombreux livres de méthodologie ont nourri cet ouvrage et s'y retrouvent¹. Il les complète en posant notamment des questions centrales et paradoxalement trop oubliées (comme celles de la description et de la narration). Il ne s'y substitue pas : on n'y trouvera pas les conseils pour mener une enquête de terrain et des entretiens, c'est-à-dire pour recueillir le matériau. C'est le traitement du matériau et la production de connaissances qui en forment la trame. En ce sens, ce livre n'est qu'un long commentaire d'une phrase de Bruno Latour (2012, p. 118) : « Le travail d'abstraction est un métier concret. » Il s'agit d'entrer dans ce métier très concret qu'est le travail de l'abstraction à partir de son matériau de recherche.

1. Entre autres : Becker, 2002/1998 ; Denzin et Lincoln, 2005 ; Noël, 2011 ; Marshall et Rossman, 2010 ; Ragin et Becker, 1992 ; Yin, 2008 et 2012. Le livre de Michel Villette (2004) se présente modestement comme un guide du stage en entreprise mais il est aussi un précieux outil de réflexion méthodologique. En épistémologie, Martinet (1990) et David, Hatchuel et Laufer (2000).

CHAPITRE 1

Qu'est-ce que la recherche qualitative ?

1. La recherche qualitative s'oppose-t-elle à la recherche quantitative ?
2. Le risque des acteurs abstraits
3. Comment gérer le risque des acteurs abstraits ?
4. Le risque de circularité
5. Comment gérer le risque de circularité ?
6. Le risque de méconnaissance du phénomène d'équifinalité
7. Comment gérer le risque lié à l'équifinalité ?
8. La dynamique de la recherche qualitative
9. Comment traiter la question du matériau ?
10. Conclusion

Qu'est-ce que la recherche qualitative ?

Les points clés du chapitre :

- ✓ Une recherche compréhensive, plutôt qu'une recherche qualitative
- ✓ Le risque des acteurs abstraits
- ✓ Le risque de circularité
- ✓ Le risque lié à l'équifinalité

Vous avez décidé d'étudier des acteurs à leur contact. Vous allez vous déplacer pour mener votre recherche à proximité de leurs situations de travail et d'action. Soit que vous les observiez en interagissant avec eux (observation participante), que vous les aidiez dans leurs projets (recherche-action) ou que vous les interrogiez dans leur environnement (entretiens). Ou même que vous les étudiez au travers des archives qu'ils ont laissées, à la manière d'un historien. En deux mots vous avez décidé, plutôt que de rester dans votre bureau pour traiter des données ou élaborer un modèle, ou de mettre au point un programme expérimental dans un laboratoire, de mener une recherche qualitative.

Que signifie exactement ce choix d'une démarche qualitative, que recouvre-t-il et quels en sont les enjeux ? Telles sont les questions centrales auxquelles ce chapitre va s'efforcer de donner une réponse.

Dans un premier temps, il convient de revenir sur cette notion de démarche « qualitative », en cherchant à comprendre en quoi elle s'oppose ou non à une démarche « quantitative ».

Dans un deuxième temps, trois grands risques épistémologiques de ce type de démarche seront identifiés : le risque lié aux êtres de raisons ou risque d'explication par les acteurs abstraits, le risque de circularité et le risque de méconnaissance du phénomène d'équifinalité.

Dans un troisième temps, les problèmes plus concrets de la dynamique propre à la recherche qualitative et du traitement du matériau seront abordés.

Ce chapitre entend donc indiquer les grands écueils liés à la démarche qualitative, et commencer à donner des éléments permettant de les éviter.

1

La recherche qualitative s'oppose-t-elle à la recherche quantitative ?

Depuis au moins Aristote, le qualitatif se différencie du quantitatif et s'y oppose. Dans l'histoire des sciences plus récente, l'opposition est réapparue en chimie au XIX^e siècle. Quand on analyse un corps, deux questions se posent en effet : quels sont les éléments qui le constituent, et en quelles proportions ? La première question est l'objet de l'analyse qualitative, et la seconde celle de l'analyse quantitative. Les méthodes employées dans les deux cas sont différentes. Pour mener la première, on utilise des réactifs : des papiers, par exemple, qui changent de couleur au contact d'un élément. L'analyse qualitative montre que l'air est composé d'azote, d'oxygène, et de quelques gaz rares. L'analyse quantitative montre que l'azote est présent à hauteur de 78 % et l'oxygène à hauteur de 21 %. L'analyse qualitative est première en plusieurs sens : chronologiquement et logiquement – puisqu'il faut d'abord savoir quels éléments sont présents dans un corps avant de connaître leurs proportions –, et en termes de prestige : l'essentiel consiste à connaître la composition des corps, la proportion des éléments qui les composent étant bien sûr importante, mais moins essentielle.

L'opposition entre les méthodes employées se retrouve quand on se transpose de la chimie aux sciences sociales. Un chercheur qui adopte la recherche qualitative utilise rarement des méthodes économétriques sophistiquées. Un économètre se lance rarement dans une campagne d'entretiens semi-ouverts. Mais on voit bien pourtant que le social ne s'aborde pas en dissociant et opposant les éléments qui le constitueraient et leurs proportions. Surtout, on ne voit pas pourquoi la démarche qualitative s'interdirait de produire, de manier et de traiter des chiffres.

Pour au moins trois raisons fondamentales.

La première est que les acteurs qui sont étudiés par les sciences sociales sont des agents calculateurs (Callon, 1998). Ils calculent en permanence, bien ou mal. Le phénomène n'est guère nouveau : Braudel (1979) explique qu'aux XVI^e ou XVII^e siècle, on peut survivre en ne sachant pas lire, mais on survit beaucoup plus difficilement en ne sachant pas compter. Comment prétendre comprendre les acteurs ou agents sans étudier la manière dont ils traitent les chiffres ?

La question se pose encore plus directement quand les agents en question sont collectifs : des États, des entreprises, des organisations, et même des associations à but non lucratif. Les organisations produisent des chiffres en permanence, elles y sont d'ailleurs obligées légalement. Elles le font à usage interne, pour prendre leurs décisions, élaborer une stratégie, se développer, et à usage externe dans leur dialogue et leurs interactions avec leur environnement. Il paraît difficilement pensable de mener une recherche sur une organisation, et même sur tout processus social, en faisant abstraction des chiffres, des données quantitatives et des instruments de gestion qui les produisent et les utilisent (Berry, 1983 ; Moisdon, 1997).

Enfin, troisième raison, c'est l'une des tâches du chercheur que de produire lui-même des chiffres et de les traiter, pour mieux comprendre ce que font les acteurs qu'il étudie, notamment pour prendre de la distance avec ce qu'ils disent de leurs actions. Il est par exemple intéressant de confronter ce que dit lors d'un entretien un dirigeant d'entreprise du temps qu'il consacre à la réflexion stratégique, avec la mesure fine et quantifiée de son emploi du temps par le chercheur. La mesure quantifiée permet de mettre en évidence les décalages entre discours et perceptions d'une part, et les pratiques d'autre part.

Pour au moins ces trois raisons, on voit que la recherche qualitative ne peut pas se permettre d'exclure le quantitatif. Deux questions se posent alors : comment faire pour articuler qualitatif et quantitatif, et quelle est alors la différence entre recherche qualitative et recherche quantitative, si elles se mêlent en pratique ?

La première question renvoie à deux problèmes : la gestion du temps dans la recherche d'une part, et les compétences de l'autre. La recherche est elle-même soumise, comme l'avait bien vu Peirce, à un calcul coûts/bénéfices. La démarche qualitative prend beaucoup de temps. Il apparaît difficile de la mener de front avec une recherche quantitative sophistiquée. Par ailleurs, les méthodes quantitatives progressent en permanence et exigent des compétences de plus en plus élaborées. Si la recherche qualitative n'exclut pas un traitement quantitatif, il faut que celui-ci reste raisonnablement simple, et que ses résultats soient

néanmoins suffisamment robustes. Il faut donc trouver des méthodes qui offrent un bon compromis entre simplicité de maniement et robustesse. Par exemple, si l'on étudie qualitativement des stratégies d'entreprise, il est évidemment intéressant de se demander comment les marchés ont reçu et évalué ces stratégies. Une méthode disponible est celle des *event studies* qui permet d'étudier la réaction des marchés à des événements affectant les firmes via l'étude du cours de leurs actions (McWilliams et Siegel, 1997). Mais cette méthode est complexe à mettre en œuvre et très coûteuse en temps. Une méthode plus simple à manier et néanmoins robuste constitue donc une alternative intéressante, celle du *credibility gap* ou déficit de crédibilité. Ce type de déficit apparaît quand l'anticipation du marché diffère de manière durable des résultats économiques dégagés par l'entreprise. *Grosso modo*, le cours de bourse ne reflète pas correctement, durablement et de manière significative, les résultats financiers de l'entreprise. L'étude consiste donc à comparer la rentabilité économique de l'entreprise avec sa valorisation boursière pour mettre en évidence l'existence ou non d'un écart entre les deux (Depeyre 2009 ; Depeyre et Jacquet, 2011).

Reprenons maintenant la question centrale : si, en pratique, recherches qualitative et quantitative s'entremêlent, qu'est-ce qui en constitue la différence ? Pour la comprendre, le mieux est de la définir à partir du risque qu'elle affronte de passer à côté de l'analyse des acteurs concrets en se centrant sur des acteurs abstraits.

2 Le risque des acteurs abstraits

Au niveau des stéréotypes, on décrit parfois la recherche qualitative comme riche mais journalistique, et la recherche quantitative comme analytiquement puissante mais stérile (Ragin, 1999, p. 1140). Plus profondément, ce sont leurs objectifs qui diffèrent. D'un côté, le chercheur s'efforce de comprendre un petit nombre de cas (de 1 à 50, dit Ragin), de l'autre le chercheur tente de mettre en évidence des traits (*patterns*) généraux caractérisant une population.

La recherche quantitative, dit Ragin, est une stratégie de recherche orientée par les variables (*variable-oriented research strategy* – Ragin, 1999, p. 1137). Quand elle mène une narration, par exemple, c'est soit qu'elle cherche à expliquer une anomalie dans le pouvoir explicatif de ces variables, soit que ce sont les variables elles-mêmes qui agissent dans la narration (Abbott, 1992). Au contraire, la recherche qualitative s'efforce d'analyser les acteurs ou agents comme ils agissent. Elle s'appuie sur leurs discours, leurs intentions (le pourquoi de l'action), les modalités de

Méthodologie de la **recherche qualitative**



« Livre d'un niveau
académique excellent »

« Parfait, utile pour
la recherche »

Vous êtes chercheur et vous avez choisi d'aller au contact des acteurs d'une entreprise ou d'une organisation pour les interviewer ou les observer. Vous avez opté pour une méthode compréhensive, appelée généralement recherche qualitative.

Par où commencer ? Comment faire une revue de littérature ? Où trouver des idées ? Comment décrire et raconter ce que j'observe ? Quel type de théorie utiliser et produire ? En quoi peut-on dire que ce que je fais est scientifique ?

Que vos questions soient pratiques, techniques, ou fondamentales, cet ouvrage vous aidera à les formuler correctement et à trouver les voies pour y répondre de manière originale. Clair et pédagogique, il explore dans chacun de ses chapitres un élément clé de la démarche qualitative. Il inclut également une étude de cas et une bibliographie détaillée.

La troisième édition propose des compléments sur les évolutions de la recherche, une nouvelle préface, ainsi que des références bibliographiques supplémentaires.

PUBLIC

**Chercheurs au niveau
master et doctorat en
gestion, en science
politique, en sociologie
ou en anthropologie**

Hervé Dumez, ancien élève de l'école normale supérieure, est directeur du Centre de recherche en gestion de l'École polytechnique et de l'Institut interdisciplinaire de l'innovation (UMR CNRS 9217). Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages et d'une cinquantaine d'articles, seul ou en collaboration.

ISBN : 978-2-311-40769-3



9 782311 407693

www.Yuibert.fr